

# Les influences comparées de Fourier sur Gide et Desroche

Alain Clément, Université F. Rabelais de Tours; Enrico Ivaldi, Riccardo Soliani, Université de Genova

## Document provisoire

Ce papier que nous présentons est une première réflexion sur les diverses formes possibles d'organisation de l'économie et de la société autres que la forme capitaliste et abordées dans le travail d'Henri Desroche. Plus précisément, dans ce travail nous nous centrerons sur les rapports entre Desroche et Gide et sur l'importance qui a été accordée au rôle de la coopération par ces derniers. Dans son oeuvre importante, Desroche cite à plusieurs reprises les textes de Charles Gide puisqu'il a notamment rédigé une anthologie de ses écrits dans lesquels il insiste sur les trois étapes de la *créativité* chez Gide. L'objet de notre travail est de réintroduire au cœur de la réflexion sur Gide et Desroche les similitudes et les différences en ce qui concerne l'apport de la coopération au changement du mode de production et du mode de vie, dans une perspective d'émancipation de l'homme. La position différente des auteurs dans leur confrontation avec Fourier est la clef pour comprendre les analogies et les différences entre les deux auteurs. Dans la théorie de Fourier, l'association entre les hommes est la façon de construire une société conforme aux lois de la divinité et dans laquelle les personnes (mais aussi la nature) vivent suivant la loi de l'attraction. Le travail pratiqué sous la forme associative fait parti de ce même renouvellement. Gide et Desroche se situent de façon différente face aux positions de Fourier. Laisant de côté les aspects les plus fantaisistes de son oeuvre, Gide retient le message de dépassement de l'économie libérale de marché. Desroche se basant aussi sur les oeuvres de Fourier publiées dans les années contemporaines, apprécie également la volonté de changement radical impulsée par Fourier. Cependant à la différence de Gide, il retient aussi les passages irréalistes de son message car il considère qu'ils ne peuvent pas être séparés de ceux dont on cherche l'application et doivent être considérés aussi comme des principes d'inspiration. Gide, dans son analyse la pensée de Fourier, ne prend en compte que quelques éléments, à partir desquels, il va construire sa théorie propre de la république coopérative.

### 1) Gide, lecteur de Fourier

La préface de Gide aux "Oeuvres choisies" de Fourier a été écrite en 1890 et reprise dans l'édition de 1932, peu avant sa mort. Elle a été écrite comme une préface à l'anthologie du texte de Fourier sous l'intitulé "Pages choisies". A l'occasion de cette réédition, Gide introduit quelques changements, mais qui ne modifieront pas l'essentiel. Nous pouvons affirmer ainsi que ce texte, désormais intégré dans le volume 4 de ses oeuvres<sup>1</sup> représente sous une forme dense et complète, l'interprétation de Fourier par Gide. Gide a défendu cette interprétation pendant quarante ans, dès qu'il a commencé à s'intéresser à la coopération et jusque dans ses cours au collège de France.

---

<sup>1</sup> Charles Fourier, Oeuvres choisies (Préface) In Les Oeuvres de Charles Gide, collection dirigé par Marc Pénin, Volume IV, Coopération et économie sociale 1886-1904, présenté et annoté par Patrice Devilliers, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 37 – 62

Depuis le début, Gide mets en évidence le fait qu'il existe des parties de l'œuvre de Fourier considérées comme inacceptables et il le fait avec beaucoup de virulence, en soutenant que la doctrine de Fourier "me répugne à bien des égards, par son matérialisme, son mécanisme, son immoralisme" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 38). Cependant il n'a pas pu faire moins que de s'y intéresser, du moment que Fourier, en tant que défenseur de "l'association intégrale" est resté non seulement le précurseur et l'inventeur, au moins sur le papier, de la coopération mais parce qu'il est allé bien au-delà. Cependant, Gide rajoute que "si la coopération est fille de Fourier corporellement, elle a aussi une âme – mais qu'elle n'a pas reçue de lui" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 38). À partir de cette première partie du texte, on peut mieux saisir la position de Gide : Fourier est matérialiste, mécaniciste et immoral.

Il est matérialiste parce que l'attraction passionnée est vue notamment comme un mécanisme biologique et vital, sans place pour la transcendance ; c'est une loi commune à tous les êtres humains, aux animaux et aussi à tous les êtres inanimés. La divinité de Fourier, en fait, a peu de points communs avec le Dieu de la religion auquel croit le penseur d'Uzès. La religion et la liturgie trouvent un espace dans la pensée de Fourier un peu comme il y en aurait dans des manifestations théâtrales, dans des moments de fêtes et dans les rituels collectifs ; ceci l'éloigne encore plus de Gide protestant. Le mécanicisme de Fourier est une partie bien connue. Fourier lui-même unit l'exaltation des passions à la description minutieuse des structures pour les développer et leur donner forme. D'autre part, Fourier pense qu'il suffit d'appliquer ses plans que lui en tant que *post-curseur* de Jésus a élaboré, plans qui lui ont été quasiment révélés pour rendre l'homme heureux. Dans le monde de Fourier, le mal disparaît, les passions sont canalisées de façon à avoir une influence positive et tout semble avoir été étudié avec précision parce que le malheur ne peut pas exister. Une personne au caractère réservé et de nature ascétique comme Gide ne peut évidemment pas accepter de telles positions, surtout si l'on se souvient qu'il est engagé avec force et rigueur dans l'affirmation du principe coopératif pour le meilleur de l'humanité, bien que de tempérament assez pessimiste.

En dernier lieu, l'immoralisme : Gide certes avait une vie familiale difficile, mais il ne pouvait réellement apprécier la représentation de la famille et des principes éducatifs des fils de Fourier, même si aucune des pages audacieuses de Fourier sur ces thèmes n'avaient été publiées à cette époque.

Un autre sujet de désaccord avec Gide se manifeste sur des aspects plus spécifiquement liés à l'analyse économique de Fourier, mais nous aborderons la question plus bas. Il est aussi intéressant de noter la phrase lapidaire avec laquelle Gide affirme que la coopération est la fille unique "biologique" de Fourier, alors que l'âme de la coopération vient d'ailleurs. En fait l'âme de la coopération fouriériste est issue du grand projet de transformations de la société par Fourier. Au contraire, l'âme de la coopération chez Gide est le fruit d'une foi libre, consentie par tout un chacun, qui accepte de sacrifier une partie de son intérêt immédiat au profit de l'intérêt général, conscient qu'il profitera en tant qu'individu de l'amélioration collective.

La position de Gide sur Fourier, comme nous l'avons dit est complexe : il admire sa capacité de prévision, mais il note aussi que la forme dans laquelle Fourier a exprimé sa pensée est mauvaise. Gide apprécie l'appel à la spontanéité de Fourier, son refus de l'action coercitive de l'État : "Puisque l'ordre social nouveau doit reposer uniquement sur l'attrait, il va sans dire que Fourier ne songe pas à employer le contrainte. Jamais, en effet, il ne fait appel au

législateur (...) je ne sais même pas si le mot d'État, qui sert aujourd'hui de caractéristique à toutes les écoles plus ou moins socialistes, apparaît une seule fois dans ses livres" Gide, 2001 [1932] IV, p. 47 – 48), mais il ne manque pas de mettre en évidence les aspects conservateurs de sa pensée. Dans la société future, la civilisation disparaîtra et cédera la place à l'attraction, mais resteront les droits de propriété et d'héritage, l'intérêt pour le capital et les inégalités. Pour créer cette société, Fourier demande l'aide des classes supérieures, promettant une augmentation extraordinaire de la richesse produite. Gide note très justement dans son analyse du phalanstère les mêmes caractéristiques que celles d'un hôtel, - vie d'hôtel à laquelle Fourier était habitué- et qui ne présupposent pas l'égalité entre tous les occupants. La répartition du produit entre le travail, le capital et le "talent" est fixée mais, il n'y a pas beaucoup de différence avec ce que l'on retrouve dans l'économie capitaliste de marché. Le travail n'a pas du tout un rôle "léonin". Le mécanisme de rémunération du capital qui devrait récompenser les possesseurs des plus petites parts de la propriété d'entreprise en proportion inverse des cote-parts possédées est jugé naïf par Gide (Gide, 2001 [1932] IV, p. 50). En vérité, l'idée de permettre à tout le monde de devenir propriétaire ne se différencie pas beaucoup de l'approche d'un libéral comme Gustave de Molinari, qui voyait et souhaitait la diffusion de la propriété actionnarielle. Cette idée sera même accueillie par la législation française avec la figure juridique de la "société à participation ouvrière", qui en fait ne fut pas particulièrement un succès, alors qu'un dispositif juridique analogue aux États-Unis connut une meilleure fortune. Sur cet aspect, Gide reconnaît en Fourier sagesse et prévoyance : "A-t-on indiqué jusqu'à présent une solution plus pratique – j'entends par là qui ait déjà fait ses preuves – que celle que préconisait Fourier? la participation des ouvriers aux bénéfices, devant les conduire un jour à la copropriété des entreprises et les transformer ainsi de salariés en associés?" Gide, 2001 [1932] IV, p. 58).

Gide ne manque pas d'observer les éléments de réforme économique radicale proposés par Fourier, éléments qui peuvent difficilement être classés dans les catégories habituelles du libéralisme ou du socialisme. En effet, un aspect fondamental de la pensée de Fourier est proprement de libérer le travail avec comme conséquence, une forte augmentation de la productivité, un changement de toutes les relations personnelles et également la fin de l'idée même de "paresse". En plus des rétributions du capital à travers le calcul particulier pour l'attribution des dividendes aux actionnaires, dans les projets de Fourier, il y a une autre redistribution opérée à travers une garantie de revenu pour tous, sans aucune obligation de travail et sans aucune obligation de recherche active de travail. Ces revenus garantissent une dotation "fort décente" des biens et services y compris en matière de distraction. Dans le monde de Fourier, ces mesures sont aussi faisables qu'opportunes parce que le travail libéré est en réalité un plaisir. Il n'est donc pas nécessaire de stimuler les indigents et de les contraindre à travailler, car le soulagement de l'indigence n'encourage pas la paresse ; en fait, la vie dans le phalanstère est seulement possible parce qu'aucun de ses occupants ne se trouve dans une situation de misère ou d'envie ; en même temps, les riches tirent parti du fait que les pauvres bénéficient d'un certain niveau de savoir et de moralité : "Fourier accorde ce minimum sans conditions, c'est-à-dire sans exiger que celui qui en bénéficie fournisse un certain travail et justifie de son incapacité à travailler (...) dans le régime sociétaire l'homme travaillant pour plaisir et par 'passion', ce n'est pas le fait de savoir son couvert mis qui l'arrêtera: au contraire. Et Fourier ajoute, et cette remarque est très juste, que la garantie de ce minimum est la condition sine qua non de l'existence de son phalanstère, c'est-à-dire de la vie commune entre personnes appartenant à toutes les classes de la société" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 50).

Fourier retient l'idée de changer l'économie et la société à travers des changements aussi bien dans le mode de production que dans le mode de consommation. Gide regarde avec intérêt toutes les réformes que Fourier propose, il les résume en huit points, et il en partage quelques aspects essentiels. Certes, Gide se trouve en parfait accord avec l'idée d'éliminer les intermédiaires entre producteurs et consommateurs, d'organiser la consommation, mais aussi la production, sur une vaste échelle, de rééquilibrer la proportion entre le secteur industriel et le secteur agricole, ce dernier étant jugé trop pénalisé et de passer de l'agriculture extensive à l'agriculture intensive. Il s'agit de changements que Gide lui-même souhaite et dont certains sont déjà appliqués comme la diffusion de l'agriculture intensive dans les pays les plus développés, où la population urbaine représente une proportion significative. Gide mentionne avec intérêt que Fourier retient l'idée de pouvoir réduire la production industrielle, en raison d'une meilleure qualité des produits et d'une simplicité des habitudes qui feraient baisser la demande. Ces principes ne peuvent laisser insensibles une personne comme Gide au caractère simple et austère. Cependant, émergent déjà deux différences : concernant la réforme de la société, Fourier retient comme point de départ les changements dans la production, et Gide dans la consommation. Fourier retient l'idée de maintenir la propriété privée des moyens de production et d'imposer au nom de la rationalisation et de la lutte contre les gaspillages des familles, la propriété commune, au moins en partie, des biens de consommation. Cette conception est jugée par Gide anti-économique mais surtout inhumaine. Une des raisons de cette opposition c'est qu'en toile de fond, Gide, voit avec appréhension la possible désagrégation de la famille, illustrée dans les repas consommés dans les clubs, s'agissant des classes riches ou dans les cantines populaires s'agissant des classes pauvres au lieu de prendre les repas au sein de la famille. Gide accorde toutefois à Fourier la primeur de l'analyse de cette évolution : "Le foyer de famille a déjà pâli incontestablement (...) mais il donne encore un peu de lumière et de chaleur et ce ne serait pas sans grand dommage pour l'humanité qu'on le verrait s'éteindre tout à fait. Mais que cette évolution nous séduise ou nous révolte, elle ne se prépare pas moins" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 59). La réorganisation de la consommation chez Gide est à l'opposé : il souhaite favoriser l'augmentation des salaires réels grâce à la diminution des prix des biens de consommation, qui pourra ainsi permettre aux classes pauvres de se les procurer. Toutefois, l'institution des *comptoirs communaux* dans l'œuvre de Fourier, -comptoirs qui doivent fonctionner pendant la période de transition vers le phalanstère-, est assez proche de l'institution des coopératives de consommation version Gide, institution qui constitue le point de départ d'une affirmation de l'association dans la société.

S'agissant de la réforme du système de production, il existe des analogies explicites et implicites entre Fourier et Gide. Gide ne part pas du rôle des passions, il part de la recherche consciente et volontaire de l'intérêt général, il part aussi de l'expérience concrète de l'école de Nîmes. A partir de là, les coopératives de consommation doivent se fédérer et se développer grâce aux profits obtenus et au consensus social qui les renforcent. Les coopératives doivent redistribuer leurs éventuels profits entre les sociétaires en proportion de leurs parts acquises. Une autre option tout aussi légitime selon Gide est de ne pas distribuer les profits, de les investir dans la production à travers des coopératives de travail. Les marchandises produites par ces coopératives de travail seraient vendues par les coopératives de consommation. Cette option peut s'étendre selon Gide à la culture de la terre (et non à sa propriété). Dans ce cas-là, en renonçant à la perception de ristournes et donc en sacrifiant un intérêt immédiat pour un avantage futur, les sociétaires consommateurs contribuent au développement de l'activité associative, pour obtenir finalement à moyen terme la propriété de moyens de production<sup>2</sup>. En outre, l'extension des rapports associatifs devrait permettre aux coopératives de production

---

<sup>2</sup> Cyrille Ferraton (2007, p. 131).

d'échapper au piège de l'égoïsme coopératif, que représentent les petits groupes de travailleurs qualifiés associés et qui profitent du travail des ouvriers non qualifiés et non associés à la coopérative. Cette orientation conduit directement à la république coopérative qui reste l'objectif final dans la première période de la pensée de Gide.

Sur le plan des économies d'échelle et de l'extension de la division du travail, Gide adresse un compliment à Fourier, en particulier, en observant que la parcellisation et la rotation des tâches peuvent bien se concilier avec une forte productivité, chacun pouvant se spécialiser dans plus d'activités différentes (Gide, 2001 [1932] IV, p. 53). Ce compliment fait référence à la pratique de la passion "la papillonne" passion qui permet de passer d'une activité à une autre et qui est un des points essentiels de l'utopie de Fourier.

Les analogies et les différences entre Fourier et Gide s'entremêlent et Gide reconnaît avec une grande honnêteté intellectuelle combien il doit à Fourier. Ce qui peut les séparer, c'est la méthode. Celle de Fourier est une méthode à priori : il faut concevoir les projets, puis les appliquer. Les êtres humains se trouvant dans un milieu différent, changeront leurs comportements et leurs valeurs, ils découvriront de nouveaux comportements et de nouvelles valeurs qui rendront l'humanité plus prospère et plus heureuse. Fourier affirme qu'il a découvert la loi de l'attraction, loi qui était une vérité simple et qui aurait pu être découverte bien avant lui, mais qui le ne fut pas "par la faute des rhéteurs et des moralistes"(Fourier cité par Gide, 2001 [1932] IV, p. 46). Même s'il affirme qu'il est nécessaire d'observer les choses, plutôt que de les imaginer, Fourier dans son travail fait exactement le contraire. Il ne le fait pas seulement à propos de la seule cosmologie imaginaire, mais aussi à propos de sa description de la nature humaine. Gide considère cette description comme plus riche et plus articulée que la prise en compte du simple principe hédoniste que l'on trouve chez de nombreux économistes. Cependant Gide remarque que Fourier, naïvement, ne considère pas l'existence des passions négatives, qui désagrègent la société. En fait, Fourier semble croire que les passions quelles qu'elles soient (positives ou négatives) concernent toute la société, au profit de tout le monde si elles sont bien canalisées, mais Gide, évidemment ne croit pas que cela puisse être possible ; il parle généralement de "philosophie assez enfantine" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 55).

Un exemple significatif de ce manque d'observation de la réalité est l'affirmation du travail attractif. C'est tout à fait vrai que le jardinage et la culture du potager de même que d'autres activités peuvent être tout aussi plaisantes les unes que les autres, mais, quand on doit atteindre des niveaux élevés de productivité, comme c'est le cas pour nourrir une grande ville, alors tout travail devient fatigant quel qu'il soit. Gide apporte comme preuve une étude détaillée des conditions de travail dans la région agricole proche de Paris (Gide, 2001 [1932] IV, p. 56). Ce qui émerge est la différence entre un travail fait pour produire des valeurs d'usage et un travail fait pour valoriser le capital d'une économie capitaliste de marché qui pousse les producteurs à augmenter à son paroxysme leur effort pour obtenir un salaire, ou sinon, dans le cas des petits producteurs indépendants, pour obtenir le maximum de profit et lutter contre la concurrence. Gide saisit cette différence comme observateur attentif et honnête de la réalité, mais cette différence échappe à Fourier, lequel poursuit des desseins de bouleversements radicaux de la société, tout en tentant de maintenir la propriété privée, le capital et le travail salarié, sans se rendre compte des contradictions qui peuvent surgir. La faiblesse de Fourier d'après Gide se voit aussi dans ses allusions à la forme de la propriété commune de biens aujourd'hui individuels.

Une autre divergence entre les deux auteurs réside dans les représentations qu'ils ont de la société future et dans les voies pour y parvenir. Pour Gide, la société future, à propos de laquelle en vérité, personne ne peut dire grand chose, doit être supérieure à la nôtre si l'on sait élever les pensées et les aspirations humaines. L'amélioration peut être atteinte grâce à un effort continu de perfection, vers des niveaux élevés, difficilement atteignables. C'est une discipline que chacun s'impose à soi-même, en ce sens, c'est l'aspect tragique du destin humain, qui donne à l'homme sa dignité: "ce que nous savons c'est que cette société, quelle qu'elle soit, ne sera supérieure à la nôtre que dans la mesure où elle aura su élever les pensées et les désirs de l'homme et qu'on n'y arrivera point par des chemins semés de roses. Cet effort continu de l'homme pour se rapprocher d'un but qu'il n'atteindra jamais, cette lutte contre lui-même qui fait sa misère et sa dignité, tout ce côté tragique de la destinée humaine, Fourier ne l'a même pas soupçonné" (Gide, 2001 [1932] IV, p. 57). Cette conception de Gide et de l'éthique protestante à laquelle il adhère, sont bien loin de l'univers rutilant et géométrique de Fourier, où l'entrée dans un monde meilleure fait parti du projet. Les aspects utopiques et irréalistes de la pensée de Fourier, y compris son idée des rapports entre personnes, sont examinés par Gide seulement pour les considérer comme des aspects irréalisables et donc pour les négliger. En revanche, Desroche voit dans les aspects utopiques et irréalistes de Fourier des éléments d'une critique globale de la "société civilisée".

Gide a fait porté sa critique sur la société de son temps, mais surtout sur les aspects négatifs de l'économie libérale. Il pensait que les remèdes se trouvaient dans la coopération, tout d'abord dans la coopérative de consommation qui éliminerait une part de revenu qu'il considérait parasitaire. L'âme de la coopération selon Gide se trouve dans l'élaboration consciente d'un progrès qui est en même temps éthique politique et économique.

On peut observer cet élan éthique, quand Gide, prenant comme point de départ la critique fouriériste, dénonce un aspect négatif de l'économie et de la société de son temps constituée d'une disproportion entre les secteurs productifs, c'est-à-dire d'une grande production marchandises superflues et d'une production insuffisante en biens nécessaires à la subsistance. Le problème est perçu plutôt comme un problème moral, lié à la consommation des biens de luxe vs biens de subsistance, mais Gide n'examine pas la question du chômage, ni les niveaux de salaires pour expliquer les différentes préférences. Il retient plutôt qu'une action sur le consommateur à travers la coopérative peut rendre disponible des biens essentiels à un bon prix et en ce sens, peut augmenter le salaire réel, parce qu'il affirme implicitement que les travailleurs organisés en coopératives ont suffisamment de force pour empêcher qu'une diminution du prix des biens salaires s'accompagne d'une diminution du salaire monétaire. Cette action sur le consommateur, comme nous l'avons vu finira progressivement par donner lieu à un important changement dans la société : organisation différente du travail et du marché, économie de marché centrée sur l'homme et non sur le capital. Il s'agit d'un résultat analogue à celui préconisé par Fourier lequel pourtant estimait pouvoir l'atteindre à travers une action sur les organisations de la société et de la famille pour libérer toutes les passions, pour modifier le comportement humain et pour satisfaire les "vrais" besoins.

Fort d'une foi inébranlable, Fourier voit le monde futur comme couvert par un réseau d'associations autonomes qui produisent directement et échangent le produit de leur travail sans intermédiaire. Plus prudemment, Gide commente que, si on peut prévoir, le futur présentera quelques traits semblables, parce que surtout en Grande-Bretagne, mais aussi dans les autres pays, les fédérations entre les coopératives de consommation sont déjà une réalité importante ; si le processus va de l'avant : "on peut prévoir le jour où ces associations feront

la loi sur le marché et constitueront le type nouveau de l'organisation économique" (Gide, 2001 [1932] IV, p.60).

## **2. Desroche, lecteur de Fourier**

Déjà, dès les premières pages que Desroche consacre en partie à Fourier (Desroche, 1975) on comprend que son appréciation et son approche sont très «différentes »voire opposées à celles de Gide. L'onirisme de Fourier « homme dément » selon l'expression d'Edgar Morin, est très proche de la « raison raisonnante » et « rationalisante » de l'*homo sapiens* et de l'*homo faber*, lisons nous dans l'avant propos de l'ouvrage (Desroche, 1975, p. 8). Les aspects qui frappent le plus Desroche sont l'imagination acrobatique, la rationalité désordonnée et par dessus-tout la solitude de Fourier : comme si Fourier était un prophète qui illumine la société de son temps avec l'ironie corrosive dont parlait Marx et qui indique une voie de recherche, une voie vers une destination la plus lointaine, comme un mirage, bien que Fourier pensait que "l'Harmonie mettrait à peine un siècle avant de fleurir dans la province française" (cité par Desroche, 1975, p. 10). Pour Desroche: "le phalanstère fut et demeure un mirage" (Desroche, 1975, p. 5), qui peut pousser à espérer ou à désespérer. Mais alors, comment et pourquoi espérer ou désespérer ? Afin de réfléchir et de pouvoir répondre à cette demande, nous disposons d'un des éléments les plus importants de l'interprétation de Desroche : en réalité, aucune tradition phalanstérienne n'a réellement atteint le vrai modèle fouriériste mais le travail de Fourier a été suffisant pour mettre en route plusieurs tentatives de réalisations. On ne sait pas si la tradition fouriériste renaîtra, ainsi son héritage le plus important est proprement dans son « utopie en fonction ». Toutes les réalisations partielles de son projet n'ont pas pu faire moins que de s'éloigner de la théorie initiale, mais la théorie initiale, originelle de Fourier est la source de toutes les réalisations et le point de départ de la voie à suivre. La question de fond qui parcourt l'œuvre importante et complexe de Desroche est : l'utopie doit-elle être jugée selon ses possibilités de réalisation ? Desroche n'offre pas une réponse immédiate à cette question. Il cite une réalisation récente de l'utopie de Fourier (1962) mais il ne s'agit que d'une réalisation littéraire : le roman « L'île » d'Aldous Huxley. Dans Pala, l'île imaginaire, un habitant déclare : « la plupart du temps nous sommes coopérateurs ». Les habitants sont passés sans difficulté de l'aide mutuelle au sein d'une communauté de village aux « techniques d'une coopérative planifiée à la vente et à l'achat » et ont eut également recours à la coopérative de crédit. À Pale, la famille restreinte se trouve dépassée par une « famille étendue sur une base affinitaire et élective » (Desroche, 1975, p. 401) sous la forme du Club d'Adoption Mutuelle (CAM). Ce CAM dans la pensée de Huxley est une famille composée d'un nombre variable de couples (entre douze et vingt-quatre), qui retrouve les pratiques de l'Oneide<sup>3</sup>. Dans l'île, il n'y a ni État, ni technocratie; Pala est une fédération d'unités économiques et géographiques auto-gérées. La religion pratiquée se caractérise par son anti-dogmatisme et proclame l'expérience directe. L'armée n'existe pas et l'école n'est pas autoritaire, puisque le "scepticisme systématique" y est cultivé. De même la "société de consommation" n'existe pas. Il n'y a donc pas d'économie de profit ou de richesse, il y a plutôt une économie du bonheur et du plaisir. Desroche en commentant cette expérience dit que "Le système d'association est donc apparenté aux prémisses fouriéristes », bien que Fourier ne soit pas évoqué (...) « [c'est du] crypto-fouriérisme du XXe siècle" qui est à ajouter aux dizaines de "péripiéties encourues" par le modèle phalanstérien « (Desroche 1975, p. 403). Or ce fouriérisme contemporain et décrypté ne reste qu'à l'état de fouriérisme écrit. Le fouriérisme historique dans sa pratique a été répandu, mobilisé dans toute s

---

<sup>3</sup> Oneide fut une communauté fouriériste américaine fondée en 1848 par le théologien "perfectionniste" John Noyes, sur la Côte Ouest des USA, où devaient exister des familles élargies qui vivaient en communauté. L'expérience dura environ trente ans. L'activité était essentiellement dans le secteur du travail de l'argent..

complexité, avec des résultats bien souvent provisoires. Au cœur de cette analyse, Desroche montre que Fourier « rêve, rêvant de jouer, jouant à rêver (...) Et il insinue que ses rêves pourraient être plus réels que ce qu'on appelle la réalité même, si et surtout si ces jeux et ces rêves font partie d'un inconscient – le sien, celui de ses audiences – déjà ou encore refoulé » (Desroche 1975, p. 403).

Charles Gide proclamait que chez Fourier, les “prophéties” abondent, mais il y a lieu de les distinguer pour Desroche : « Certaines auront pu s'avérer des prophéties réalistes, d'autres des prophéties réalisées. Mais il y a aussi un Fourier irréaliste, irréalisé et même irréalisable et, paradoxalement, c'est, peut-être cet irréaliste qui relèverait d'une actualité pérenne » (Desroche 1975: 404). Donc l'élan utopique de Fourier, qui nous fait entrevoir des mirages, est le véritable centre de sa pensée. Le “libre amour” joue un rôle fondamental : l'amour caste (la “céladonie”) et l'amour sensuel (la réhabilitation de la prostitution sacrée, les amours “pivotales”). Fourier qui avait beaucoup lu, de la littérature classique, de la mythologie, des mathématiques donne à Desroche l'opportunité de citer Rilke, Michaux et surtout l'Ode à Charles Fourier d'André Breton, où ce dernier dit que « la croyance irraisonnée à l'acheminement vers un futur édénique ...[ est] le seul levain des générations » (cité par Desroche 1975, p. 405). Les jeux de Fourier ajoute Desroche « impliquent des enjeux, un discours, un parcours » (Desroche 1975, p. 405). Mais comment passer de l'écriture à la pratique?

Desroche observe qu'il est trop facile de critiquer les héritiers de Fourier qui ont cherché à « transiter » du jeu à l'enjeu, et qui ont voulu se risquer « à opérer très lentement, par à-coups, au prix de revendications terre à terre et de froid calculus », pour reprendre les termes d'André Breton. Pourquoi donc est-ce « trop facile » ? Car affirme Desroche « cette transition elle-même est stipulée par la règle du jeu », c'est-à-dire que l'objet même du discours de Fourier était « d'amorcer, de déclencher, d'escorter des parcours ». Le discours de Fourier réclame « des partenaires qui [mettent] donc en jeu leurs enjeux », des partenaires qui soient disposés à « perdre la civilisation pour gagner l'harmonie » (Desroche 1975, p. 405). Et ceci, selon Desroche, est en réalité « une partie perdue d'avance ». En fait Desroche conclut: « C'est certes un paradoxe que tant de postérités aient misé sur cette extraordinaire fête de fous pour en escompter une transfiguration de la raison et de la société. Mais ce paradoxe est, pourrait-on dire, coutumier. En va-t-il jamais autrement dans ce registre kérygmatisé où s'annonce la bonne nouvelle d'un royaume des dieux » (Desroche 1975, p. 405).

C'est un paradoxe fréquent que, sur la base d'une pensée « hors raison », une pensée « où chevauchent à califourchon une démente et une sagesse interférentes et emmêlées » (Desroche 1975, p. 404), il y ait des mouvements politiques qui cherchent à modifier effectivement la société, et la raison aussi. Ce n'est pas surprenant dit Desroche, car dans ce cas il s'agit toujours d'un message religieux. La pensée de Fourier veut transformer l'organisation économique et sociale, mais aussi tous les aspects de la personne. Elle veut libérer non seulement l'homme de l'esclavage du travail, mais aussi de la répression de son inconscient. Ce message difficile ne peut pas devenir bel et bien un projet complet pour une société nouvelle. Il reste comme un mirage qui est le point de référence de la caravane: la caravane n'atteindra jamais le mirage, mais, sans lui, jamais elle ne serait partie (Desroche, 1976, p. 39). Donc Desroche ne s'intéresse pas à la réalisation de la coopération parce qu'elle est un des projets de Fourier, mais plutôt parce qu'elle est un système “humain” d'organisation de la distribution des subsistances et des biens de consommation, et aussi, d'organisation de la production, du crédit et de l'habitat. En fait, il s'avère très difficile que le

« nouveau monde » soit conforme au projet fouriériste, mais on peut imaginer qu'il va dans cette direction.

Desroche ne part pas de l'utopie pour arriver à la coopération: le parcours est inverse, car c'est la coopération même qui constitue l'utopie desrochienne, qui fait partie du monde des utopies et est entremêlée et juxtaposée aux autres utopies. En fait, il a été appelé « l'homme de l'utopie coopérative » (Puel, 2012). Desroche observe que le coopérateur est pris dans un réseau de démocratie directe, mais, est en même temps, soumis à une division du travail qui rend difficile la communication transparente (Desroche, 1976, p. 4). La nature utopique de la coopération chez Desroche s'explique donc par la contradiction entre le « principe coopératif » démocratique, égalitaire, humain, et la pression de l'économie de marché, qui, loin d'être vaincue ou dépassée par une "République coopérative", reste forte et manifeste des exigences incompatibles avec cette nouvelle anthropologie économique. Ces exigences sont très claires, dans le passage que nous venons de citer sur la division du travail. Gide pour sa part, avait rappelé à ce propos combien est intense le travail nécessaire à la production pour le marché. La coopérative chez Desroche n'est pas une structure d'organisation économique située à l'intérieur d'un grand projet de transformation de la conscience humaine et de la société, comme chez Fourier, ni une entreprise différente où les individus sacrifient leur intérêt individuel et immédiat à l'intérêt général et/ou à l'intérêt individuel non strictement monétaire, comme chez Gide. C'est plutôt une étape dans le parcours historique de l'humanisation de l'homme dans la communauté, en quête d'un "bien commun" qui est autre chose que la simple addition d'objectifs individuels poursuivis en commun (Desroche, 1944, cité par Puel 2012). La coopération est une sorte de vocation ; ce n'est pas de la rhétorique, parce que Desroche fait référence à des recherches sociologiques, qui montrent que l'esprit coopératif naît dans l'adolescence, à partir d'expériences associatives, syndicales..., c'est le moyen pour atteindre le but des projets globaux de chacun, qui confinent au rêve social. Desroche se sert ici de la psychanalyse freudienne pour élucider sa pensée: le projet dérive du principe de plaisir, tandis que le parcours (*parcours* est une parole bien appréciée de Desroche) coopératif est le principe de réalité (Desroche, 1976, p. 4-5). De même, dans la description du rôle de la communauté et dans l'idée du « bien commun » en tant que bien de la communauté -, qui dépasse les objectifs individuels, on peut comprendre l'importance de l'expérience personnelle de l'auteur dans l'ordre dominicain: rêve social et projet de vie fort et concret sont impossibles à séparer dans l'œuvre de Desroche.

La coopération, est une des voies pour réaliser des idées de réforme radicale; mais Desroche ne considère pas ce principe comme hégémonique; on peut deviner, en cohérence avec sa philosophie, que l'expérience individuelle, l'exemple et la liberté de choix sont les présupposés du développement coopératif, avec un rôle tout particulier pour l'éducation. En fait, être coopérateur n'est pas seulement suivre un idéal de jeunesse, ni libérer ses passions, ce sont des conditions nécessaires, mais pas suffisantes. La vocation coopérative doit être rationalisée et rendue effective: le principe de réalité est exigeant, et Desroche, conscient de cela, a consacré beaucoup d'énergie à la réalité coopérative dans le monde entier. On entrevoit ici les deux philosophies auxquelles Desroche était proche: d'abord le personalisme, qui le pousse vers le dialogue et de la formation; ensuite le marxisme, avec sa mission de comprendre le monde pour le transformer<sup>4</sup>: La coopération, en tant que

---

<sup>4</sup> Ce n'est pas seulement un enjeu philosophique, car Desroche cite aussi la recension de Jaurès à "Économie sociale" de Charles Gide, où Jaurès loue l'idée de coopération de Gide comme un collectivisme vif et flexible, antidote à la rigidité bureaucratique (Desroche 1976, p.79) ; l'article de Jaurès est paru dans *La petite République socialiste*, du 24 février 1903. Desroche rappelle aussi que en 1923, au cours de la NEP, Lénine écrit que "dans les conditions présentes, la coopération coïncide parfaitement avec le socialisme" (Desroche, 1976, p. En

communauté de travail, est une réalité existentielle et spirituelle, mais c'est également une réalité historique concrète et « dialectique »<sup>5</sup> ; Boimondau<sup>6</sup> et Économie et Humanisme vivent ensemble dans l'expérience de Desroche.

### **3 – Remarques conclusives**

Gide affirme que l'âme de la coopération ne vient pas de Fourier. Desroche considère pour sa part que chez Fourier « le phalanstère (...) est un projet à la fois d'un nouveau monde *industriel* et d'un nouveau monde *amoureux*, le premier incorporant le second, le second animant le premier, corps et âme » (Desroche 1975, p. 20). Il est nécessaire d'imposer une dimension passionnelle, et de ne pas la séparer d'un sentiment authentique<sup>7</sup>, à l'intérieur du phalanstère, afin de ne jamais priver le model social de son ressort fondamental, même s'il est impossible le faire en public, avec le risque de s'exposer à la réprobation ou au sarcasme. Un ressort fondamental est tout à fait nécessaire pour éviter l'affaiblissement de l'esprit coopératif : en fait l'absentéisme des sociétaires<sup>8</sup>, les problèmes de sous-capitalisation des coopératives de production (Desroche, 1976, p. 84 et p. 150-156), la perte de « l'éthique de la contestation » chrétienne et socialiste (Desroche, 1976, p. 326), sont des éléments qui tendent à étouffer l'activité des coopératives, ou qui tendent à les transformer en sociétés capitalistes, peu ou pas différentes des autres.

C'est la totalité du grand projet de Fourier que Desroche admire, pour des aspects que Gide condamne. Desroche a connu une expérience de vie communautaire dans une communauté spirituelle, expérience qui lui a montré l'importance de l'élément existentiel ou émotif et l'importance de valeurs fortes pour créer et maintenir en vie la communauté. L'esprit ascétique de Gide est plutôt centré sur le chemin individuel vers l'intérêt général et la dignité individuelle. Pour lui, l'âme du projet demeure dans le parcours même, qui aboutira à la "République coopérative", le moyen économique et politique d'un renouvellement social songé par le jeune Gide dans la dernière décade du XIXème siècle. Vers 1925–1926, Gide devient plus réaliste et dans ses *Mémoires d'un vieux coopérateur* il propose une nouvelle conception du système économique, avec des rôles spécifiques pour les entreprises privées individuelles, coopératives et publiques : les entreprises individuelles seraient affectées à la production et satisfaction des besoins nouveaux ou pour répondre à des besoins spécifiques, les coopératives seraient cantonnées à la grande consommation de produits standardisés, l'entreprise publique serait en charge des besoins premiers et universels. Il s'agit-là d'une

---

revanche, en 1868 – 1869 il y avait eu la défaite des proudhoniens et des mutualistes aux Congrès de la première Internationale (Bruxelles et Bâle respectivement), parce que les coopératives étaient considérées associations patronales.

<sup>5</sup> Il faut remarquer par ailleurs que plusieurs formes de communauté sont évidemment possible, et la coopérative est une parmi d'autres, et peut se trouver en conflit avec des autres formes communautaires: c'est la critique de Roger Bastide, que Desroche accueille, en disant que les deux points de vue sont vérifiables, on peut le vérifier, par exemple, en Afrique (Desroche 1976, p. 8); ici Desroche se réfère à Roger Bastide, *Le Prochain e le Lointain*, Cujas, Paris 1970, chap. 2 La rencontre des civilisations).

<sup>6</sup> Boimondau (Boitiers de montres du Dauphiné) était une communauté de travail à Valence (Drôme), créée en 1941 par Michel Barbu et qui fabriquait des boîtiers de montres. Elle devient société coopérative ouvrière de production en 1948. L'activité s'achève en 1971 pour des raisons économiques, mais l'esprit communautaire n'existait plus depuis au moins dix ans.

<sup>7</sup> Desroche souligne que la grand liberté sexuelle préconisée par Fourier n'est pas séparée du sentiment; au contraire, l'harmonie exige le lien sentimental de tous les coopérateurs (Desroche, 1975, p. 92).

<sup>8</sup> Henri Desroche (1976, pp. 297–300), cite un étude de l'Université de Birmingham sur l'absentéisme des sociétaires des coopératives de consommation et discute du conflit entre la révolution managériale et l'esprit sociétaire dans les coopératives de production.

transformation bien plus modeste que la République coopérative, mais qui garantit l'amélioration de la vie des travailleurs et la liberté sans le lourd appareil administratif du collectivisme<sup>9</sup>. Ce n'est pas un nouveau monde, mais c'est un monde transformé, loin de l'utopie, reposant sur la créativité et la responsabilité de tous les producteurs.

## Références bibliographiques

Beecher Jonathan (1993), *Fourier*, trad fr., Paris, Fayard.

Desroche Henri (1964), *Coopération et développement. Mouvements coopératifs et stratégie du développement*, Paris, PUF.

Desroche Henri (1976), *Le projet coopératif*, Paris, Les Éditions Ouvrières.

Desroche Henri (1975), *La société festive, du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, Paris, Le Seuil ; trad. it. di Robi Ronza, Milano, Jaca Book, 1980.

Desroche Henri (1982), *Charles Gide, 1847-1932, Trois étapes d'une créativité*, Paris, CIEM.

Desroche Henri (1991), *Histoires d'économies sociales, d'un tiers état aux tiers secteurs, 1791-1991*, Paris, Éditions Syros.

Ferraton Cyril (2007), *Associations et coopératives, Une autre histoire économique*, Éditions Erès.

Fourier Charles, (1966/1968), *Oeuvres complètes*, Paris, Anthropos, 6 Volumes.

Gide Charles (2001), *Coopération et économie sociale (1886-1904)*, Texte présenté et annoté par Patrice Devillers, in *Les oeuvres de Charles Gide*, collection dirigée par Marc Pénin, Paris, L'Harmattan,.

Gide Charles (2005), *Solidarité*, Texte présenté et annoté par Patrice Devillers, in *Les oeuvres de Charles Gide*, collection dirigée par Marc Pénin, Paris, L'Harmattan.

Gide Charles (2007) *Les institutions du progrès social*, Texte présenté et annoté par Danièle Demoustier, in *Les oeuvres de Charles Gide*, collection dirigée par Marc Pénin, Paris, L'Harmattan.

Gueslin André (1998), *L'invention de l'économie sociale*, Paris, Economica.

Pénin Marc (1997), *Charles Gide (1847-1932), l'esprit critique*, Paris, l'Harmattan.

Riot-Sarcey, M. (1998) *Le réel de l'utopie, essai sur la politique au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel.

Servier, J. (1991) *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard.

Toucas Patricia (2005), *Les coopérateurs, Deux siècles de pratiques coopératives*, Paris, Les Éditions de l'Atelier.

---

<sup>9</sup> Gide est opposé à toutes les formes d'obligation de constituer des coopératives, comme cela s'est produit en Union Soviétique. Retournant de son voyage (en 1923: il avait 76 ans!) il dit que, si tout le monde est coopérateur de gré ou de force, alors la coopération n'existe plus. Il est opposé à la coopération forcée, mais, en revanche, il remarque que, si l'obligation est une décision prise par la majorité, elle n'est pas une action tyrannique du bolchevisme: "Je dis ceci non pour plaider la cause de la coopération obligatoire, que nous avons toujours combattue, mais pour montrer qu'elle n'a pas nécessairement un caractère tyrannique. Elle se réalise presque spontanément dans le cas où la coopération apparaît comme un service d'utilité publique" (Cours au Collège de France, 1925-26, cité par Desroche, 1964, p. 274, note 25). D'ailleurs, selon Gide, la transformation en service public c'est une tendance de la coopération: "Il est logique que l'association libre à mesure qu'elle s'étend et surtout à mesure que le besoin auquel elle correspond devient plus pressant, et plus universellement ressenti, tende à se transformer en service public" (Gide cité par Desroche, 1964, p. 274, note 26).